

le visage levé vers le ciel, priait avec tant de ferveur que son immobilité complète eût pu la faire prendre pour une statue de la Piété.

Constantin, le front appuyé contre une vitre colorée d'indigo, voyait sans être vu. La teinte bleue du vitrail, se reflétant sur sa vision, ajoutait à son apparence céleste. Il restait sans bouger, retenant son souffle, de peur de faire évanouir cette merveille. N'était-ce pas un ange ? En vérité, il cherchait les ailes.

Mais, l'ange ayant fini sa prière, au lieu de s'envoler, cueillit un liseron rose et l'épingla à la dentelle d'un corsage qui n'avait point été fait au paradis ; puis, glissant une petite main dans une petite poche, il en tira un morceau de pain qu'il se mit à croquer avec les dents les plus blanches et les plus terrestres du monde.

Constantin retomba du ciel, sans trop regretter sa chute, car il lui sembla que sa vision serait moins fugitive, n'ayant point d'origine si haute.

La jeune fille, en effet, demeura assez longtemps à la fenêtre du kiosque où elle était apparue. Ce fut seulement lorsque huit heures sonnèrent au clocher voisin que, semblable à une Cendrillon diurne, elle se sauva, d'un pied léger, et se dirigea vers une maison à demi cachée par de grands arbres.

Constantin resta encore quelques minutes, ne voulant pas déceler sa présence ; puis, fermant avec précaution la porte du pavillon, il rentra aussi chez lui. Le lendemain, de très bonne heure, malgré un temps superbe qui invitait à la promenade, il retourna à son poste d'observation. La même apparition vint l'y charmer ; aussi prit-il l'habitude de s'y rendre tous les jours. Quelquefois, le kiosque restait désert. Alors, les heures lui semblaient longues et il ne savait comment les employer, car ses occupations habituelles lui semblaient monotones ; toutes ses pensées l'entraînaient au lendemain qui lui ramènerait sa chère compagnie.

Cette sorte de mystère plaisait tellement à l'imagination du jeune homme qu'il ne songeait pas à s'informer du nom de sa charmeuse. Cependant, après avoir assisté à la délicieuse scène avec la vieille bûcheronne, son intérêt devint si vif qu'il demanda le soir même à Mme Dubois :

— Savez-vous qui habite à côté de nous, à droite ?

— C'est la famille de Paulhac, répondit Mme Dubois.

— Est-ce qu'ils ont des enfants ?

— Mme de Paulhac a une fille et une sœur, répondit encore Mme Dubois qui se réjouit en elle-même de voir son jeune maître reprendre intérêt au voisinage. Mais, trop fine pour le lui faire remarquer, elle n'ajouta rien à son renseignement et Constantin n'en demanda point davantage.

— "C'est la fille ou la sœur," se dit-il : "la fille, plutôt : elle est si jeune ! Alors, c'est Mlle de Paulhac. J'aurais aimé à connaître son prénom ; mais ma vieille Dubois ne le sait peut-être pas ! et puis, cela l'intriguerait. Je m'informerai d'une autre façon."

Constantin en était là, lorsqu'un jour, comme il passait devant la maison de ses voisins, il regut dans l'estomac la tête de son ami Pierre Labaro, lequel, après les premières effusions, lui apprit qu'il était chez sa cousine, Mme de Paulhac, et le pria d'y venir dîner le lendemain.

Le prince Mystère qui avait refusé les avances, souvent tentées par